

LE ZIG-ZAG



JOURNAL HEBDOMADAIRE
LITTÉRAIRE, ARTISTIQUE, FANTAISISTE ET HUMORISTIQUE

« Tous les genres sont bons, hors le genre ennuyeux. »

Paraissant tous les Dimanches

« Tous les genres sont bons, hors le genre ennuyeux. »

RÉDACTEUR EN CHEF :
M. TOUT LE MONDE

RÉDACTION ET ADMINISTRATION
5, RUE MOLIERE, 95

ABONNEMENTS :

Rhône et départements limitrophes : Un an, 7 fr. ; — 6 mois, 4 fr. ; — Trois mois, 2 fr. 50
Départements : Un an, 8 fr. 50 ; — 6 mois, 5 fr. ; — Trois mois, 3 fr.
Etranger le port en sus. — Envoyer montant de l'abonnement en mandat ou timbres-poste.

Les Annonces se traitent de gré à gré

Pour toutes demandes d'abonnements, renseignements et communications

S'ADRESSER A L'ADMINISTRATEUR : ERUAL

Il sera rendu compte de tout ouvrage dont deux exemplaires seront remis à la Direction.

BOITE : Rue Constantine, 18.

SOMMAIRE

Avis aux Littérateurs. — Aux Armes, Aymé Delyon. — A Aymé Delyon Junior. — Essai de critique littéraire, un Rhétoricien masqué. — Voisine, Henri Girard. — De Natura rerum, J. N. — Le Pauvre, A. d'Atravel. — Bohème, A. Brébion. — L'Heure des Souvenirs, Ernest Bonneau. — L'Homme propose et la Femme dispose, Louis Pollaud. — Tracassin e Pouppone. — Jeux d'esprit. — Téléphone, Aymé Delyon.

AVIS AUX LITTÉRATEURS

Il n'est pas nécessaire d'être abonné pour collaborer ; il suffit d'envoyer 1 fr. en timbres-poste pour chaque article, vers ou prose. En cas de non-admission, l'administration rembourse 75 centimes pour chaque article refusé.

Les collaborateurs recevront franco, deux exemplaires du journal où ils seront imprimés.

Le Comité de rédaction du Zig-Zag s'occupe de la publication d'un volume de prose et de poésie, qui, sous le titre de Mélanges de Littérature et d'Art, contiendra les bonnes compositions.

Le prix d'insertion est de deux francs par page pour les œuvres admises. Les sommes versées seront remboursées aux auteurs en exemplaires du volume.

Ecrire bien lisiblement sur un seul côté de la page. Pour avoir une réponse dans le numéro du dimanche, les lettres doivent être à la rédaction le mercredi soir ; sinon, le Téléphone donnera l'explication à la quinzaine. Le Zig-Zag, Lyon, rue Molière, 95.

Aux Armes !

L'antiquité eut ses héros fameux ; Rome offrit de beaux exemples de vaillance ; plus tard, la Grande Armée fit parler d'elle ; et, surtout, l'immortel siège de Troie primait avant-hier encore. Peuh ! maintenant le brave Hector et le bouillant Achille ne sont plus pour moi, ne seront plus pour vous, que de minces petits garçons ! Effacée, enfoncée, anéantie la Troyade ! Effacé, enfoncé Achille par Erual. Qui parle de courage ? Il y a plus de valeurs dans les petits becs de plume d'Erual que dans toutes les armes, dans toutes les machines infernales, dans toutes les bombes Orsini, dans toutes les dynamites anarchistes passées, présentes, futures, éternelles !

Erual se mit en guerre, grimpa à l'assaut de la forteresse inexpugnable ainsi dénommée : *Congrégation des Quatre mille Marieuses* !

Aussi, quand les assiégés féroces, sifflant et jaillissant de leur nid comme une seule vipère, enlacceraient et étoufferaient notre administrateur intrépide, quand il deviendrait leur proie, quand il serait leur victime, lequel osera dire que son effroyable hardiesse ne couvrira pas toutes les hardiesses de tous les siècles ?

Fervents du Zig-Zag, une gigantesque, une épouvantable, une assourdisante lutte est entamée (vous serez tenu au courant, si je survis !). Le signal a retenti : les douze cents brochures à 0,50 c. de dame Jordannet, ont agité, frénétiques leurs pièces de dix sous ; grisées d'humeur leiliqueuse, elles restent là, impassibles, en sentinelle, avec une inexprimable audace, sur le cordon de leur kiosque-fort, les feuillets ardemment tendus, sollicitant les braves de se jeter dans la mêlée.

Chers amis, saisissez et gardez le dernier, éloquent souvenir de cet Erual incomparable qui, dans huit jours, à la même heure, expirera sans doute, pantelant, aux griffes des quatre mille Jordannet !

AYMÉ DELYON.

A AYMÉ DELYON

A dimanche, dis-tu, Bébé, quel affreux vide,
Ton silence me va faire, méchant, Aymé !
T'attendre huit longs jours, quand je suis affamé !
Quand Tracassin me vole, et que mon cœur avide
A son tour se résigne et se sent... désarmé !

JUNIOR.

29 avril 1883.

ESSAIS DE CRITIQUE LITTÉRAIRE.

DU RÉALISME EN POÉSIE. — M. MAURICE ROLLINAT. — LES Névroses

Il y a longtemps que le réalisme s'est emparé du roman. Des esprits délicats, des critiques autorisés ont protesté avec éloquence ; mais il faut laisser faire le temps ; c'est le grand maître dans ces sortes d'éclipses littéraires.

Quant à la poésie, elle semble avoir jusqu'ici résisté à l'envahissement ; non pas que quelques versificateurs habiles dans l'art d'accoupler deux rimes, n'aient maintes fois cherché le succès au moyen d'œuvres plus ou moins malsaines. Mais le bon goût du public a bien vite fait justice du tapage qui s'est produit autour de quelques noms, et l'apaisement n'a pas tardé à provoquer l'oubli.

Et puis, il faut le reconnaître, s'il n'y a pas eu d'école, de cénacle, c'est que le chef a fait défaut. — Dans le roman, il y a un maître et des disciples : il y a tout un code rédigé par un écrivain de talent qui, depuis quinze ans, a fait trop de bruit. Je veux parler de M. Emile Zola. — En poésie, nous n'en sommes, grâce à Dieu, pas encore là. — Cela tient sans doute à ce que le vers ne s'adressant en général qu'à un groupe relativement restreint de lecteurs, la révolution était plus difficile. — Le roman, au contraire, va droit à la foule qu'il est toujours plus facile de séduire.

Un véritable poète, M. Baudelaire, était peut-être l'homme le mieux doué qu'il fût pour créer une école ; et cependant il a échoué. — Il semble que cet écrivain, qui joignait à un talent incontesté une somme de travail et d'efforts considérable, n'a quitté la bonne route que par vanité. Il ne s'est pas senti assez fort pour réussir à la suite des maîtres de la grande école romantique, et il a cru gagner la gloire en se jetant systématiquement dans un genre où il a forcé ses facultés. Il n'est pas entré dans la lutte avec l'ardeur que donne la foi en soi-même, et il a été « faux » parce qu'il n'a pas été suffisamment pénétré de ce qu'il a écrit. — Oui, les *Fleurs du mal* sont, comme l'a dit le poète lui-même, des fleurs « *maladives* » ! Mais ce qui les a fait naître, ce n'est pas, comme avec Lamartine, Hugo, Musset, la poésie lyrique, l'imagination aux grandes ailes, l'étude sincère du cœur de l'homme, le sentiment moral et l'amour passionné de la nature ; c'est la vie brutale, c'est la « sensation » au lieu de la pensée.

L'auteur s'est séparé violemment de ces grands noms. Il ne leur a emprunté que le côté plastique de leur art : la forme ; dans ses mains, l'instrument s'est transformé, le style s'est matérialisé pour ainsi dire, et si le vers est souvent bien frappé et la rime toujours riche, par contre, le sujet est toujours étrange, bizarre, l'expression toujours outrée ; les métaphores les plus recherchées, les plus singulières, les plus incohérentes, s'entassent les unes sur les autres ; les antithèses les plus disparates, les plus affectées viennent s'accoupler, et il faut au lecteur des efforts infinis pour suivre l'auteur et deviner sa véritable pensée.

Sous le prétexte d'être original, l'écrivain se montre presque toujours trivial et vulgaire, sinon constamment dans la forme, du moins toujours dans le fond. — C'est en vain que la moitié du volume porte le titre de : *Spleen et idéal*. — La poésie, la véritable poésie, marque, et ce n'est en définitive qu'une grossière hérésie dont s'est rendu coupable un véritable artiste.

M. Richepin « un jeune » a écrit « la *Chanson des Gueux*. » — C'est une œuvre dont le succès sera plus durable, parce que, à côté de la trivialité du langage et de la composition, à côté de la bassesse de certaines pièces, il y a une étude vraiment originale et une poésie réelle. — M. Richepin est sincère ; le cœur vibre chez le poète, et si l'on peut regretter qu'il ait employé le meilleur de ses forces dans une composition indigne de lui, on ne peut s'empêcher de rendre justice à des qualités maîtresses : l'émotion vraie et le sentiment de la nature.

Indépendamment de ces deux noms et de quelques autres qui ont attiré également l'attention du public lettré, il serait facile de citer nombre d'écrivains plus ou moins jeunes, plus ou moins atteints d'un petit grain de folie, qui se croient obligés de nous initier à toutes les erreurs de leur cerveau déréglé. Ils appartiennent à ce que j'appellerais la coterie néo-romantique. Ils semblent croire qu'il suffit d'être « tourmentés » comme ils le sont, et de couler dans la forme du vers les cris et les sanglots de leur « *delirium tremens* » pour nous faire prendre le change et nous contraindre à leur décerner le nom de poète. Le gros bon sens du public ne s'y trompe pas.

Un écrivain, qui semble se rattacher à cette école néo-romantique, vient de se révéler, c'est M. Maurice Rollinat. — Il y a longtemps que le volume des « *Névroses* » était attendu. Les journaux parisiens en avaient déjà parlé longuement à l'avance ; et, d'ailleurs, ce nom de Rollinat, si connu de ceux qui lisent et admirent G. Sand, était bien fait pour piquer la curiosité.

L'ouvrage a eu un grand succès de librairie. — Des vers se vendent couramment ; des vers, arrachés par le lecteur autant et plus qu'un roman de Xavier de Montépin ! c'est chose rare aujourd'hui. — C'est, en effet, une œuvre à lire.

Le volume est divisé en cinq parties : *Les Ames, les Luxures, les Refuges, les Spectres, les Ténèbres*. Le poète a eu tort de suivre les traditions chères à ces rimeurs dont j'ai parlé tout à l'heure, à ces écrivains aux allures excentriques, aux phrases alambiquées et bizarres, qui ne veulent être ni simples ni naturels. — Et cependant, on devine en le lisant, un vrai poète, un artiste qui a un sentiment très-vif de la nature. — Que de jolis tableaux, que de fines esquisses dans les *Refuges* ! Mais comme les meilleures pièces sont gâtées par un parti pris évident d'être étrange, d'être neuf ! que de fausses couleurs, que de tons criards dans les paysages les mieux peints, les plus pittoresques ! — L'émotion se fait à peine sentir, et cependant elle existe, profonde et souvent vraie ; l'écrivain s'arrête toujours au moment où il sent sourdre en lui une pensée simple et naïve venant du cœur ; il faut que l'homme soit absent, il faut qu'il fasse place à un mannequin, à un croquemitaine armé de grands mots vides et gonflé d'idées creuses ! — C'est ainsi que le veut la jeune école, et M. Rollinat n'est pas assez sûr, assez maître de lui-même, pour savoir résister aux traditions. — Que de jolis choses, que de bons vers dans « la Nuit tombante », « le Petit Lièvre », « le Rossignol », « la Ballade des Lézards », « la Ballade de la Reine des Fourmis et du Roi des Cigales », et dans tant d'autres morceaux que je pourrais citer encore !

Mais il n'y a presque pas une de ces pièces qui ne soit défigurée comme à plaisir par une idée fixe : celle de sacrifier la grâce, la naïveté, le naturel, le sentiment le plus vrai à je ne sais quels moyens littéraires, empruntés à Edgard Poë ou à Charles Baudelaire.

(La fin à dimanche)

UN RHÉTORICIEN MASQUÉ.

L'HEURE DES SOUVENIRS

Comme la nuit brumeuse envahissait la plaine,
Le poète banni dont l'âme est toujours pleine
De tristesse, d'extase, et de recueillement
Écoute s'élever les mystères de l'ombre
Harmonieux écho de ses rêves sans nombre
Qui parlaient dans l'espace avec chuchotement.

Et tandis que les jours d'ivresse et de folie
Nuançaient de regrets cette mélancolie,
Que l'horizon dormant présentait l'Avenir,
Ma pensée enfin vive et corolle entr'ouverte
Fut libre du brouillard qui l'avait recouverte,
Et semblable au printemps vint à s'épanouir.

Alors tel qu'un ami céleste aux ailes blanches
Le souvenir jaloux fit palpiter les branches
A l'amoureux accent de sa touchante voix,
Heures, instants perdus, trop rapides années
Se plurent à passer, pauvres gerbes fanées,
Que tant de gais soleils éclairaient autrefois.

L'un sur l'autre penché, — lui, compagnon d'enfance,
Moi prêt à ressaisir l'étoile d'Espérance,
Nous causâmes longtemps; ainsi deux tourtereaux,
Qu'un même nid berça dans la même fougère,
Construisent leur maison diaphane et légère,
Des brins d'herbes soyeux qui pendent aux rameaux.

LUI

Que fais-tu donc, ô solitaire,
Loin des vagues de l'Océan,
Loin du bruit et de la lumière
Qui jettent leurs frémissements !
Écoute s'agiter la foule
Grande et tumultueuse houle
Qui n'aura jamais de repos
Tant cette exubérance humaine
Produit à chaque heure sans peine
Des flots qu'inondent d'autres flots.

Vois-tu ta beauté paresseuse
Dont le regard fascinateur
Brille d'une flamme amoureuse
Ou s'enveloppe de langueur ?...
Ta bouche, Blonde enchanteresse,
Prodigue au front de la jeunesse
Mille baisers de volupté,
Oh, cependant, combien de larmes
Succèdent parfois à tes charmes,
Luxurieuse nudité !

MOI

Non, je veux résister à l'appel des sirènes
Et m'endormir bercé par les accords des chênes
Que l'Hiver tord plaintif dans les rudes glaciers.
Tout enfant, n'est-ce pas, je cherchai la Nature
Immensité féconde en sublime murmure
Avec des fleurs naissant partout où je m'assieds.

LUI

Peut-être caches-tu quelque noire blessure
Dont ton orgueil se fait une lâche parure,
Le folâtre sourire errant avec bonheur
Comme un rayon léger perdu de cime en cime.
Quelquefois prend son vol au-dessus de l'abîme
Où l'on voit palpiter l'ange de la Douleur.

MOI

J'ai surtout rencontré la froide raillerie
Qui monte dédaigneuse à toute lèvre impie
A tout cœur desséché par un poison d'enfer,
Voilà pourquoi le Barde aussi maintenant doute
Quel sentier il suivra pour atteindre la route
Ensevelie aux yeux de notre âge de fer.

LUI

Renonce à cette Fantaisie,
Hélas les temps sont oubliés
Où la Muse offrait l'ambrosie
A nos pères agenouillés,
Car la Foi, divine colombe,
Malgré son noble élan retombe
Aux serres des cruels vautours :
Adieu parfums éclos de l'âme
Chaste apparition de femme,
Adieu virginales Amour !

MOI

Une demeure hospitalière
Cependant nous invite encor
Frappe, et du fond du sanctuaire
T'arrivera quelque trésor,
C'est l'amitié fidèle et chère
Qui regarde couler à terre
Le flot croissant de tes douleurs
Oh ! qu'une halte sous l'ombrage
Découvre de lointaines plages
Et de merveilleuses splendeurs !

MOI

Puisque tu connais ma souffrance;
Viens, prenons un dernier essor,
Le pays bleu de mon enfance
Est digne de tes ailes d'or ! —
Viens la prairie est bourdonnante
La forêt tout étincelante
Des perles roses du matin
L'oiseau dans l'herbe des collines,
Le pâtre dans les églantines
Gazouillent le joyeux refrain.

Les papillons de la vallée
Forment un nuage d'azur :
Est-ce l'aubépine étoilée
Le muguet odorant et pur
Que choisira leur bouche frêle
Capricieuse demoiselle !...
Ici l'Amour ouvre les cœurs
On entend rire les cascades
Tandis qu'en Haut les Sérénades
Montent avec l'esprit des fleurs !

LUI

Le Zéphir altéré, sur l'humide feuillée,
Joue avec le parfum d'une rose effeuillée
Qu'Avril timidement déjà pensait cueillir
Et l'orchestre des bois préludant invisible
Au réveil des gazons et des sources flexible
Couvre le soir brillant des notes du Plaisir

MOI

O calme bienfaisant des vastes solitudes,
Livre éternel si riche en fertiles études,
Monts de pourpres noyés dans le lustre des cieus,
Laissez-moi dérober une heure fugitive
Une goutte embaumée et fraîche de la rive
Et je pourrai m'éteindre ensuite radieux

ERNEST BONNEAU.

Février 1883

L'Homme propose et... la Femme dispose

Que ne suis-je riche, s'écriait journellement Hector de Roséris en arpentant à grands pas son modeste salon ! Que n'ai-je des revenus considérables à dépenser à ma guise ! Porter un beau nom, être jeune et me voir obligé de vivre avec les quelques rentes que me procure le fermage des parcelles de terre laissées à ma famille par la Révolution, c'est être trop à plaindre : la fortune sympathise rarement avec la raison ; cette vile prostituée accorde des faveurs à des personnes qui ne les méritent nullement et les refuse à quiconque ne les réclame que pour les consacrer à des entreprises généreuses. Je vis environné d'une jeunesse joueuse et débauchée dont l'existence est une orgie continue : les femmes, les saturnales et le baccarat, elle ne connaît que cela ; l'or se mêle au champagne sur ses tapis verts ; les caresses lascives succèdent à ses propos inconvenants, la déraison à l'entrain, puis l'ivresse et l'abrutissement terminent le tout.

Mais cette jeunesse possède et peut dissiper, comme il lui plaît, ses millions et ses loisirs. C'est égal, j'envie cet or dont elle est indigne et que j'emploierais beaucoup mieux, j'ose l'affirmer. Oui, si mes moyens me le permettaient, ajoutait Hector, ce n'est pas ainsi que se passerait mon temps. Je voyagerais, je collectionnerais des objets d'art : tableaux, manuscrits, médailles, armes anciennes ; j'encouragerais les talents naissants. Mais surtout, je le redis, les voyages contribueraient pour une large part à l'emploi de mes richesses. L'Italie, Naples, Rome, Florence, Venise, Sorrente, que de belles excursions à faire, que de sites privilégiés à parcourir.

Et l'Allemagne, ses vieux châteaux, les bords de son Rhin, Nuremberg, Dresde, Stuttgart ; que de localités à voir, que de paysages, que de souvenirs.

Et l'Espagne, sa Castille et son Andalousie, Cordoue, Séville, Murcie et son Alhambra, ces mille joyaux étincelants de l'écrin de la civilisation et de la nature....

Pourquoi ne puis-je mettre à exécution, dès maintenant, les projets que je médite depuis si longtemps ? Le lointain m'appelle, et je suis obligé de rester au rivage ; cruelle nécessité, pourquoi m'accabler ainsi ? Qu'ai-je fait pour mériter une pareille infortune ? Avenir, que me réserves-tu ? de nouvelles désillusions, peut-être ! Que je suis donc malheureux ! Projeter ainsi et ne pouvoir rien entreprendre ; je n'aspire pourtant pas à des plaisirs mondains, à des fréquentations légères ; je ne désire que le grand air et la liberté de courir le monde comme un bohème.

C'est ainsi que parlait Hector. Durant des heures entières, la même idée le poursuivait, l'obsédait ; il avait la monomanie des voyages. Quelle ne fut donc pas sa joie lorsqu'il apprit qu'une parente éloignée venait de mourir en le déclarant un des héritiers de sa grande fortune. Quelques larmes jaillirent de ses paupières ; le cœur humain n'est pas dépourvu complètement de sensibilité ; toutefois, cette douleur fut de courte durée.

Enfin, s'écria-t-il, mes vœux vont se réaliser ; quelques journées encore, et je fuirai ce manoir délabré où l'ennui m'abreuve depuis vingt ans ; dans un mois, j'espère être loin d'ici ; peut-être, à pareille heure, une gondole vénitienne me bercera-t-elle sur les flots azurés de l'Adriatique ou contemplerai-je le firmament napolitain ; peut-être.... oh ! l'allégresse envahit mon âme, je n'ai plus rien à désirer, songeons aux préparatifs....

Hélas ! trois fois hélas !!! l'homme propose et.... la femme dispose.... La veille du jour fixé pour le départ, trois amis d'Hector vinrent le voir pour le féliciter et lui faire leurs adieux. — Il faut, lui dirent-ils, que tu nous consacres deux jours Il y a une éternité que nous ne t'avons vu, et tu ne peux, raisonnablement parlant, nous quitter ainsi ; d'ailleurs, nous nous y opposons formellement. Après tout, les filles d'Albano et les Napolitaines te paraîtront aussi belles un mercredi soir qu'un lundi matin ; quarante-huit heures n'enlaidissent pas un front de quinze ou seize ans, donc cède et sans répliquer.

Hector, surpris, ne sut d'abord que répondre et finit par se laisser convaincre qu'il pouvait, qu'il devait même accorder à ses amis le court répit qu'ils lui demandaient. — Soit, répondit-il, je m'incline devant votre insistance dictée, je le sais, par votre amitié ; mais qu'allons-nous faire ? Où vous proposez-vous de me conduire durant ces deux jours ? J'ai le droit de le savoir, il me semble. — Ne sois nullement inquiet, répliqua l'un d'eux ; nous nous proposons de t'emmener ce soir, il est inutile que tu saches où maintenant. Nous te promettons une agréable partie de plaisir : une compagnie aussi gracieuse que spirituelle nous attend. En conséquence, jasons moins et agissons davantage ; suis-nous. Le but de notre course est près d'ici, nous l'atteindrons bientôt : en avant ! en avant !... Il les suivit ; quatre chevaux piaffaient d'impatience dans la cour.... Un instant plus tard, ces joyeux cavaliers comblaient de prévenances des demoiselles, sinon des plus sages du moins des plus gentilles. Trois d'entre elles étaient les maîtresses des amis d'Hector, le cœur d'une quatrième était encore à prendre : c'est pour cela probablement qu'elle se mit à table à côté du nouveau venu. Le morceau avait sa valeur, certes ! dix-huit ans à peine, de blonds cheveux, une taille très bien proportionnée, un regard d'une douceur ineffable, une voix ravissante.... en un mot, une jeune fille digne du pinceau d'un Apelle ou d'un Watteau. La conversation s'engagea, mille lazzis s'entrecroisèrent ; ce fut bientôt un feu d'artifice de plaisanteries parfois fort épicées. A dix heures, une courte promenade au parc fut proposée ; Hector descendit le perron en donnant le bras à sa charmante voisine. Il la conduisit dans une allée solitaire plantée d'énormes platanes ; la soirée était belle, le parfum des fleurs s'évaporaient dans l'atmosphère... Ils parlèrent longtemps, longtemps, puis deux bouches se rencontrèrent malgré l'obscurité, et le bruit d'un baiser se joignit au murmure des branches fleuries que balançait un faible zéphir.

Ce qu'ils se dirent, nul ne le saura jamais ; seulement, à l'expiration du délai fixé, Hector partit accompagné de Régina... Le voyage projeté en Allemagne, en Italie, autour du monde, fut renvoyé aux calendes grecques. On ne peut tout faire à la fois : les pérégrinations lointaines gênent l'amour, et l'amour, ce diabolin aux ailes roses, aime avoir toutes ses aises. C'est ce qui fait qu'une semaine après leur première entrevue, Hector et Régina cueillaient tranquillement des fraises en babillant comme deux pies dans le bois entourant le castel de la généreuse parente.

Louis POLLAUD.

TRACASSIN A AYMÉ DELYON ET A POUPONNE

Déposez, je vous prie, un baiser sur la joue
De la belle Pouponne, en lui faisant savoir
Qu'un piano, jamais, ne fut fait pour s'asseoir.
Du moins, ce n'est, vraiment, pas ainsi qu'on en joue.

Vous avez bien raison, Mamoiselle Pouponne,
De fuir les professeurs, ces êtres inhumains.
Jetez avec mépris les devoirs qu'on vous donne,
Et ne mettez plus d'encre à vos mignonnes mains.

J. T.

RÉPONSE

Mon pauvre Tracassin, mais tu me fais pitié.
Tu n'as donc pas compris ? On fait plus de tapage
De jouer comme ça que même avec les piés ?...
Si l'encre je m'en mets et pas rien à moitié,
C'est qu'on m'emmène alors... comme ça, de ma cage,
Je pourrai m'ensauver... Et si vous es bien sage,
Vers toi je courrirai porter mes amitiés !

Pour Mamoiselle Pouponne.

Aymé DELYON.

La Maison de chaussures **A la Renommée**, 44, place de la République, Lyon, informe sa nombreuse clientèle qu'elle est toujours parfaitement assortie en chaussures de haute nouveauté de la saison.

Chaussures fortes pour excursions, chasse, réservistes, pensionnés. — Chaussures de luxe et de fantaisie. — Pantouffles en tous genres.

La maison n'a pas de succursale.

VOISINE

TRIOLET

Dans un songe, la nuit dernière,
Voisine, j'ai rêvé de vous.
Mon âme était heureuse et fière
Dans un songe, la nuit dernière !
A moi vous étiez toute entière
Et les instants me semblaient doux ;
Dans un songe, la nuit dernière,
Voisine j'ai rêvé de vous !..

Vous marchiez près de moi, timide,
Par un gai matin de printemps !..
Nos pas effleuraient l'herbe humide
Vous marchiez près de moi timide !..
Vous baissiez votre front candide,
Folle mignonne de vingt ans !..
Vous marchiez près de moi, timide,
Par un gai matin de printemps !..

Tout sous l'azur était en fête ;
Le sombre Hiver étant défunt !..,
Pinson chantait avec fauvette ;
Tout sous l'azur était en fête,
Sous le buisson, la violette
Donnait son enivrant parfum.
Tout sous l'azur était en fête ;
Le sombre Hiver étant défunt !..

Sous l'épais feuillage d'un chêne
Nous arrêta mes pas lents.
L'amour tendrement nous enchaîne
Sous l'épais feuillage d'un chêne !..
Vint une fiévreuse scène
Où nous disions des mots tremblants !..
Sous l'épais feuillage d'un chêne.
Nous arrêta mes pas lents !..

Je contemplais votre visage
Qu'ornaient deux beaux yeux azurés ;
Pour m'extasier davantage
Je contemplais votre visage !..
Vous étiez si belle et si sage
Que mes sens étaient enivrés !..
Je contemplais votre visage
Qu'ornaient deux beaux yeux azurés !

Mais ce beau rêve s'évapore,
Dans le chaste bruit d'un baiser !..
Je veux vous dire : « Je t'adore !.. »
Mais ce beau rêve s'évapore
Reine blonde comme l'aurore,
Mon âme ne peut se griser ;
Car ce beau rêve s'évapore
Dans le chaste bruit d'un baiser !..

HENRI GIRARD de Paris.

26 mars 1883.

De naturâ rerum

L'origine de toute pensée a sa source dans la majesté du monde : le sentiment de ce beau idéal qui creuse avec art et ne se fait sentir que dans une âme travaillée, profondément remuée par les incidents plus ou moins frappants de la vie agitée par les passions ou par l'étude des mœurs si difficiles à définir.

La compilation est un faible résultat des ressources spirituelles d'un individu et le plagiat est une sottise prétention pour quiconque s' imagine être écrivain. Voici de véritables artistes : l'on rencontre des natures précoces qui, à un âge d'où l'on n'attend rien de merveilleux, se dévoilent comme un de ces astres qui, plongés dans des flots azurés du ciel, brillent subitement comme un point d'or, dès qu'un nimbus s'est écarté loin de cet astre qui représente l'homme de génie, qui rayonne modestement dans les profondeurs de l'intelligence. Natures d'élites, elles fascinent notre imagination et se révèlent à vos yeux comme un prodige : Victor Hugo était poète à quinze ans, Raphaël devait être peintre très jeune, et l'on dit que Pascal était géomètre à 13 ans, etc. Des mots imaginés ne composent pas une pensée ; à mon avis, elle ne se traduit grande que par un mouvement de l'âme, et encore faut-il qu'elle ait été bien formée par l'inspiration ou cette réflexion transcendante qui s'élève de plus en plus par la recrudescence de l'étude. Sans elle, pas de développement possible dans l'intelligence, et l'on se forme inévitablement sur des modèles : l'image est toute tracée, il s'agit d'apprendre à la retracer plus ou moins fidèlement par des efforts de longues études et de la patience.

Peu de philosophes sont aptes à comprendre justement la portée des productions de tout genre : le goût s'altère par je ne sais quel laissez-aller moral et le beau se fane par défaut de culture,

comme une gracieuse fleur abandonnée. Rien de si difficile à saisir que le fond des pensées sublimes, on ne peut les démêler qu'en les analysant avec une scrupuleuse minutie.

En s'attachant avec amour au principe de toutes choses, on en extrait l'essence de cet ensemble in saisissable dont cherche ardemment à se rendre maître tout artiste remarquable en son genre, qui a ses procédés pour donner une teinte par un coloris plus ou moins sombre ou plus ou moins lumineux. Dans l'art, il y a naturellement des degrés et la nature aide beaucoup certains hommes à atteindre les plus élevés.

Montauban, le 10 avril 1883.

J. N.

AVIS

La surabondance des matières nous oblige à renvoyer *Eliane*, dont on lira une longue suite, sans délai, dimanche prochain.

LE PAUVRE

Vous qui n'écoutez pas du pauvre la prière,
Et qui le rejetez en narguant sa douleur,
Si plus tard, vous tombez un jour dans la misère,
Si vous étiez nargués au milieu du malheur,

Vous sentiriez alors qu'il est injuste et lâche
De mépriser le pauvre honnête et vertueux
Vous songeriez qu'au riche il incombe une tâche,
Celle de soulager, d'aider le malheureux.

Grands, riches d'aujourd'hui, soyez donc charitables
Ne repoussez pas le pauvre qui tend la main
Songez que le malheur est toujours respectable,
Que l'on est riche un jour, pauvre le lendemain.

A. D'ATRAVEL.

BOHÈME

(Suite)

— I —

Ils montèrent l'escalier-marchepied qui donnait accès au temple de la sybille et ils envahirent sa maison roulante.

Le compartiment où ils entrèrent, meublé de deux sièges, d'un lit et d'un guéridon, servait de sanctuaire et de chambre à coucher.

A demi-étendue sur un fauteuil, les yeux bandés, une femme d'âge incertain, immobile dans sa pose, occupait la moitié de l'emplacement libre.

Grimbaud prit la parole :

— « Illustre pythonisse ! la vérité est ce précieux métal que jadis le Pactole roula dans ses flots impétueux ; vous en avez, dit-on, recueilli des paillettes. La trompette d'airain de la bavarde Renommée a porté jusqu'à nous, élite ramollie de la jeunesse latine, le bruit assourdissant de votre profonde science.

« Nous savons qu'auprès de vous *Reineke* l'astucieux et *Grimber* le prudent ne seraient que des cornichons impropres à jouer aux Chinois chez la maman Moreau.

« C'est pourquoi, vénérable prophétesse, vous nous trouvez tous muets d'épatement dans ce lieu relouable où vous roupillez comme si vous aviez sommeil.

« Dites-nous donc, divine Lenormand, combien je dois avaler de bocks avant de trépasser, et si vous craignez les chatouillements, car j'ai un *béguin* pour vous, belle ténébreuse. »

Un formidable éclat de rire ponctua la tirade de Grimbaud.

Cathinon, attendri, s'écria entre deux hoquets, qu'il ne pouvait plus vivre, et Soudet se baissa pour enlever le bandeau de l'extralucide.

La femme se dressa d'un bond, lui envoyant un soufflet et criant au secours.

On voulut la calmer, peine inutile, elle se mit à hurler. Alors on la tiripilla, la poussant dans le fond de sa logette.

La bande allait sortir quand les *sergos* arrivèrent. Il fallut parler. Ces derniers ne voulaient rien entendre et emmener au poste tous les tapageurs. Brévinot parvint à se faire écouter du brigadier. Il lui assura que la somnambule était ivre, qu'elle les avait insultés, et qu'elle avait crié, parce qu'ils refusaient de la payer ; que, toutefois, ils étaient prêts à le faire. Le *coq* était bon type, il se souvint des mœurs du quartier, où il avait été simple gardien de la paix. Il se laissa monter le cou, et fit taire la femme, toute heureuse d'empocher sept francs.

Pour se remettre en train, ils allèrent vers les chevaux de bois, Soudet marchait en ronchonnant, il se frottait l'œil droit, le soufflet de la somnambule l'avait presque éborgné. Il pestait et jurait, personne n'y prenait garde ; on n'avait point le temps de s'appitoyer sur sa mésaventure, il était tard, il fallait se presser si l'on voulait aller un peu partout.

Un cordon de gaz, aux flammèches sautillantes, entourait un quart de la tente à cône, sous laquelle tournaient sans fatigue de quadragénaires coursiers empalés trois à trois. La vieillesse couvrait de graisse leurs membres ankylosés, et ils ne paraissaient point fiers de cet avantage sur leurs vivants confrères, les haridells de sapin et la rosse qui, tournant comme eux, les mettait en mouvement.

L'orgue de Barbarie, qui le jour charmaient les ennuis du steeple-chasse, depuis minuit avait interrompu ses accords languoureux.

Les cavaliers devenaient rares, quand Brévinot et ses amis s'élançèrent en selle. Cathinon, toujours fumiste, chevauchait tête à queue. Soudet, qui s'était bandé l'œil avec son mouchoir, montait en amazone.

Grimbaud demanda à monter Hippogriffe. Le patron du matériel lui montra un animal peint en jaune canari. Grimbaud protesta, disant qu'on se moquait de lui, qu'il ne voulait point une cavale, que la bête qu'on lui montrait était une jument. Il allait commencer un discours, quand la mise en mouvement du manège le fit trébucher. Il tomba sur Brévinot étendu sur une banquette. Alors il réclama la musique du bastringue, et entonna à tue-tête une chanson grivoise, dont tous répétaient le refrain. Mais cela ne faisait point assez de bruit. Alors, ils aperçurent avec l'orgue de Barbarie un piston et un tambour.

Verlant et Delonnet se devouèrent. Au risque de se briser un membre, ils se laissèrent glisser à l'intérieur du cirque, et avant que le propriétaire ait pu s'opposer à leur dessein, tambour et clairon résonnèrent comme dix.

Le patron voulut s'élaner sur eux pour interrompre cette compromettante cacophonie ; mais il glissa et tomba la tête en avant. Il resta étendu, étourdi par sa chute. Heureusement, le cheval, emprisonné dans le manège, put franchir son corps au passage. Brévinot et les deux employés, qui s'étaient précipités au secours de leur directeur, le relevèrent sans avarie.

Verlant et Delonnet, que l'accident arrivé au propriétaire de la machine tournante n'avait point étonnés, battaient et sonnaient toujours.

Cette musique infernale, à une heure aussi avancée de la nuit, amena au pas de course *Messieurs du Guet*.

Les *calavos* de bois ne tournaient plus que lentement. Furieux de l'infraction aux règlements de police, les agents se cramponnèrent aux tiges de fer de l'appareil et l'arrêtèrent tout à fait.

A l'œil, les *chambardeurs* avaient interrompu leur duo et, traversant le cercle de chevaux à l'opposé des représentants de l'autorité, ils disparurent avant que l'entrepreneur revenu de son étourdissement, ait pu expliquer ce qui venait de se passer et désigner les fauteurs du désordre.

— Les gredins, ils se sont tirés des pieds, mais tenez, ils étaient avec ceux-là. Il montrait Brévinot avec ses amis.

— Qu'est-ce que raconte cet idiot là, dit Cathinon s'avançant ; c'est nous qui avons chahuté son bastringue. Je vais lui en conter une histoire de brigands. Grimbaud le retint par le bras.

— Je dis pas que c'est vous, je dis que vous étiez ensemble, avec ceux qu'ont pris les instruments.

— Et après ?

— Oui, vous n'êtes venu que pour chahuter.

— Eh bien oui ! Ensuite qu'est-ce que vous nous voulez ? F... nous la paix, nom de...
La dispute s'envenimait.

— Voulez-vous circuler, crièrent les gardiens, où nous vous enmenons au poste.

Cathinon allait continuer la discussion avec le patron et l'autorité. Brévinot, l'homme des grandes circonstances l'enleva à bras de corps.

— Viens, il fait soif, il n'y aura plus une boîte ouverte. Je meurs de la pépie, toi aussi.

Il se laissa entraîner.

(A suivre).

Ant. BRÉVINOT.

L'EXPRESS DE LYON

Journal politique, commercial, paraît tous les jours, grand format à cinq centimes. Dans tous les kiosques et chez les marchands de journaux.

Deux feuilletons y sont publiés : *La Comtesse Sarah*, par Georges Ohnet ; et *Défunt Bricbet*, par Eugène Chavette.

Fil télégraphique spécial. Guichet affecté à recevoir les annonces, ouvert tous les jours de 9 heures du matin à 6 heures du soir Bureaux de la rédaction et de l'administration :

65, Rue de la République, 65.

RECTIFICATION

Monsieur et cher Confrère,
Je vous prie d'insérer ces lignes dans votre prochain numéro.
La rapidité de transcription m'a fait commettre une singulière faute dans le *Premier Baiser*, ma dernière poésie. Au lieu de :
Leurs riches anneaux d'or baissent sa taille nue,
on lit :
Leurs tresses, anneaux d'or, etc.
ce qui viole complètement les lois de la grammaire.
Mille pardons aux lecteurs du *Zig-Zag* de cette inattention.

JULIEN, TAILLEUR

Le succès obtenu depuis sa création par cette maison la dispense de toute réclame.
Vêtements complets sur mesure : **35 francs.**
63, Rue de l'Hôtel-de-Ville

JEUX D'ESPRIT

(Très difficiles sur quarante demandes).

Charade. — Qui devinera ?

Je fais mon premier courant comme mon deux, pour échapper à mon rois puisque je n'ai pas mon tout

AIMÉ DELYON.

Mot carré.

En été, souvent, l'on prend mon premier.
Oh ! lectrices, vous ne pouvez nier
Pour adoucir la peau, vous aimez de mon deux
La fleur dont il indique la couleur.
Mon trois, du serrurier toujours laborieux,
Aux clous est le travail. Et tout voleur
Féminin pluriel, est nommé par quatre.
Mon cinq est un pays qui vient de se battre.

LADIEZE.

Lélographe

J'ai deux pattes et je repose sur mes six pieds
Je suis gardé par la Mascotte
Si l'on coupe mon chef, je vois plus d'une flotte ;
Grand empire je suis. Sur cinq pieds je m'assieds.

OISEAU DU PARADIS.

MOTS CARRÉS DÉDIÉS A AIMÉ DELYON

Entre locataire
Et propriétaire
Se fait mon premier
Deux, un nom de femme
Trois de toute l'âme
On doit rejeter
Et mon quatre enfin
Pronom possessif
S'emploie exclusif
Au pluriel actif,
Pour notre prochain.



OISEAU-MOUCHE.

Solutions du numéro 19.

Charade : PHARAMOND. SALON
C O C U A M E R
O U R S Mot en triangle : L E S
C R E E O R
U S E E N
Ont tout deviné : La Dièze. — Maria et Zélie. — Carla. — B. —
— Epi. — Erosi N. (trop aimable de penser à nous de si loin). — J. —
— votte. — Le père Chazotte. — G. Vallée. — Stagno. — Bispatte.

TÉLÉPHONE

Premier baiser. Vous redeviez 3 l. de premier baiser, cela fait petit compte de 3,65. Si vous oulez votre bientôt imprimé, envoyez plus court. Pièce pareille passerait pas avant cinq semaines. Merci encore de votre aimable assiduité.

J.-N. Montaubant. — Mais vous ne devez rien, De natura contenait son prix d'insertion. A bientôt n'est-ce pas ?

Tracassin et Junior. — A bientôt.
M. P... légiste (Isère). — Reçu votre abonnement, recevez nos remerciements.

L'Ami de P. — Bonjour !

Aimé DELYON.

Le Gérant, P.-M. PERRELLON.

Lyon. — Imprimerie PERRELLON, grande rue de la Guillotière, 28.

LINGERIE

TROUSSEAUX ET LAYETTES

Spécialité de Costumes d'Enfants

M^{ME} SIMON RAJAT

Rue de la République, 49, à l'entresol

Préviens sa nombreuse clientèle que la nouvelle installation de ses magasins lui permet d'offrir les mêmes articles que par le passé à des prix sensiblement inférieurs.

Choix considérable de lingerie, nouveautés et costumes d'enfants.

LA BALLADE

Directeur : G. VENTENAT.

Rédacteur en chef : Charles FURSTER.

La *Ballade* ouvre des concours mensuels, ouverts gratuitement à tous ses abonnés.
Le premier est nommé membre d'honneur, Sa photographie, sa biographie et sa poésie sont publiées gratuitement dans la *Ballade*.

Le second reçoit une médaille.
Les ouvrages littéraires sont en outre distribués.

Prix de l'abonnement : 40 fr. par an.
Bureaux : 22, rue Vital-Carles, Bordeaux.

MARIAGE CHEZ NOS PÈRES

UN BEAU VOLUME IN-8, RÉCITS ET

LÉGENDES, PAR

ÉVARISTE CARRANCE

PRIX : 5 FR.

Ce livre abonde en curieux détails, dit M. Emile Blemont, du *Rappel*; on y trouve les traditions de chaque province des Vosges aux Pyrénées.

LA FINANCE POUR RIRE

JOURNAL HEBDOMADAIRE

Paraissant le Dimanche

MONDAIN, THÉÂTRAL, POLITIQUE

14, Rue de l'Echiquier, 14, Paris

RÉPÉTITIONS

DE

LATIN ET DE CALCUL

POUR COMMENÇANTS

S'adresser au bureau du journal.

LES

FLÈCHES D'ARGENT

Poésies nouvelles

Par ÉVARISTE CARRANCE

PRIX : 5 FRANCS

Chez M. DUPRÉ, 12, rue Roussanes (Agent)

Grands Magasins de Nouveautés
A LA

VILLE DE LYON

31, Rue de la République, 31

TOUS LES VENDREDIS

VENTE DE COUPONS

GRAND

Manège Lyonnais

ÉCOLE
D'ÉQUITATION



ÉCOLE
DE DRESSAGE

Rue Duguesclin, 19 et 27, rue Montbernard, 37, en face du pont Saint-Clair

Direction MARTINI et GRANGENEUVE

Cet Etablissement de création récente, le plus vaste de la ville, est à proximité du parc et des principales lignes de tramways.

COURS DE VOLONTARIAT

A partir du 1^{er} mai, les cours du soir sont annulés et auront lieu les mardi, jeudi, samedi, de 6 heures 1/2 à 7 heures 1/2 du matin, et de 2 à 3 heures de l'après-midi, les mardi et jeudi.

PENSION

A VENDRE

Sur les bords de la Saône

CHARMANTE PROPRIÉTÉ

Ayant une belle vue

Ecurie, remise, salle de bains, deux pompes, dont l'une refulante, distribuent l'eau à volonté dans chaque appartement de la maison composée de douze pièces plafonnées et parquetées. Jardins d'agrément et de rapport complantés de deux cents pieds d'arbres fruitiers et d'embellissement.

Grandes facilités pour la pêche et promenades nautiques

Habitation à cinq minutes de la Gare

S'adresser, 95, rue Molière, 95, au troisième, bureau du *Zig-Zag*, toujours ouvert, surtout le dimanche.

Coiffures de Mariés et de Soirées

SPECIALITÉ ET SALONS DE TEINTURE

Lucien Coquet

COIFFEUR

42, Rue de l'Hôtel-de-Ville, 42

LYON

SOCIÉTÉ BIOGRAPHIQUE DE FRANCE

ORGANE :

**« LE BIOGRAPHE »
CONCOURS LITTÉRAIRES**

Sous la présidence d'honneur de
M^{ME} EDOUARD LENOIR
BIOGRAPHIES, PHOTOGRAPHIES (grand format)
Pièces des Lauréats insérées gratuitement dans le *Biographe*.

PRIX :

Médailles argent et bronze, Ouvrages littéraires et diplômes d'honneur

Le programme est envoyé franco sur demande adressée à M. J. CHAPELOT, directeur du *Biographe*, rue Mathée, 91, Bordeaux.

**COMITÉ DES CONCOURS POÉTIQUES
DU MIDI DE LA FRANCE**

Anciens concours poétiques de Bordeaux

APPEL AUX POÈTES

Le trentième Concours poétique

Ouvert en France le 15 février 1883, sera clos le 1^{er} juin 1883. Vingt Médailles, or, argent, bronze, seront décernées.

Demander le programme, qui est envoyé franco, à M. ÉVARISTE CARRANCE, Président du Comité, 12, rue Roussanes, Agen (Lot-et-Garonne). — Affranchir. — Le programme se trouve aussi aux bureaux du *Zig Zag*.

LE DAUPHINÉ

Revue littéraire et artistique

Courrier des eaux thermales de la région, journal d'annonces hebdomadaire et bi-hebdomadaire. 12 fr
Rue Lafayette, 14, Grenoble

LA REVUE CRITIQUE

27, Rue Monge, Paris

Journal hebdomadaire. Théâtre, littérature, beaux-arts, droit, sciences et finances.